

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Grimes, New Orleans, La. 70002

POUR LES "PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC." SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 75 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (du matin, midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Le voyage du président Taft dans l'Isthme.

Maintenant que les élections générales sont terminées le président Taft va partir pour Panama afin d'examiner sur place avec le colonel Goethals, ingénieur en chef du Canal, l'étendue et la nature des fortifications à établir pour la protection de cette voie interocéanique dont l'ouverture est fixée au 11 janvier 1915 au plus tard.

M. Taft va aussi former diverses questions: la forme du gouvernement permanent de la zone du canal; le règlementation de la vente du charbon aux deux terminus; la fixation des tarifs de passage des navires à travers le canal; la future administration du chemin de fer de Panama; l'augmentation des salaires du personnel ouvrier dans l'Isthme, etc.

En ce qui concerne le régime politique de la zone de Canal le colonel Goethals incline pour l'établissement d'un gouvernement militaire. M. Taft préférerait un gouvernement civil.

Pour la vente du charbon il se pourrait que le gouvernement se le réservât afin d'éviter l'accaparement de ce trafic.

Enfin, quant aux tarifs de canal, la question semblerait encore prématurée, mais elle doit être étudiée minutieusement à l'avance pour être soumise au Congrès.

Le président ne restera que six à sept jours dans l'Isthme, c'est dire qu'il n'aura pas une minute à perdre s'il veut visiter quelque chose en détail les travaux gigantesques du canal, en particulier les écluses de Gatun dont la construction est déjà fort avancée.

M. Taft quittera Washington cet après-midi se rendant à Charleston, Caroline du Sud, où il s'embarquera jeudi à midi sur le croiseur "Tennessee". Il profitera de ses loisirs en mer pour mettre la dernière main au message qu'il transmettra au Congrès à l'ouverture de la prochaine session.

Le président sera accompagné par trois ou quatre personnes, entre autres son frère M. Charles P. Taft, de Cincinnati, et son secrétaire M. Norton.

M. Taft sera de retour aux Etats-Unis le 22 novembre au plus tard.

CHRONIQUE PARISIENNE.

La ballade de Viviani. — Critique et directeur: Propheète du passé. — Guillaume II intime. — Les deux Blanchard de l'aviation. — Grève d'apaches. — L'esprit du jour.

Les spirituels chansonniers Dominique Bonnard et Numa Blés nous offrent la ballade de "l'Introuvable Viviani":

Par ces temps d'émutes sinistres, Nous avons la consolation De voir le Conseil des ministres Montrer quelque résolution. Briand se révèle impavide, Barthou lui-même est de granite. Pourtant un fauteuil reste vide. Mais où donc est Viviani?

Mullerand rompt ses attaches, prend des allures de dompteur. Bravant le cri de "Mort aux vaches!" Notre Léprieux-vieux luitur-Piastronne au milieu des bagarres Et le général Brun garnit De ses quatriers toutes nos gares. Mais où donc est Viviani?

Fallières même en abandonne Le repos de son Loupillon. En vrai fils de Mars et Bellone, Il colle un képi vermillon. Il veut marcher à l'avant-garde Devant son ministère uni. Vaivement on cherche... on regarde... Mais où donc est Viviani?

ENVOI Prince, dans les guerres civiles, Quand l'horizon se rembrunit... Alors les roublards se défilent. Mais où donc est Viviani?

La jeune Académie de Goncourt qui prétend en remonter à son aïeule, se décide à recevoir des femmes.

Les Dix, dans leur dernière séance, ont choisi pour être des leurs Judith Gautier, la fille de Théophile Gautier. M.M. de Gourmont et Injalbert postulaient le fauteuil.

On a choisi Judith Gautier officieusement dans une réunion préparatoire chez M. Léon Hennique. On la proclama en un déjeuner qui remplaça pour une fois et à cause de la maladie d'Octave Mirbeau le dîner traditionnel.

Judith Gautier est un excellent écrivain, qui apprît le sanscrit et publia "le Dragon impérial" à dix huit ans. Personne ne nous a donné une représentation plus intéressante de la Chine, quelle n'a du reste jamais vue.

L'Académie Goncourt répare ainsi autant que possible l'injustice de l'Académie française envers le poète des "Emaux et Camées".

C'est demain que tout le personnel de la maison de Molière fêtera le 25: anniversaire de l'administration de M. Jules Claretie.

Reproduisons à ce propos quelques prophéties de M. Claretie, chroniqueur de "l'Illustration" en 1867:

"Si j'étais directeur de théâtre, je me donnerais le plaisir d'offrir, chaque soir, un journal à mes spectateurs. Pourquoi, brusquement, dans un entr'acte, un rideau (qu'on renouvellerait chaque soir) ne se déroulerait-il pas, portant les nouvelles du jour, rapidement données?"

Cette Comédie-Française est une serre chaude, fort douillettement chauffée, dorée sur toutes les serrures, où le talent, enve-

loppé dans une atmosphère un peu factice, ne s'épanouit pas dans toute sa force. Mieux vaut pour lui la pleine terre et le plus grand air vif.

"Il fut un temps où l'on publiait des "factums" pour demander pourquoi les comédiens n'étaient pas décorés. Juste réclamation. Mais, aujourd'hui, protestation non moins motivée, — on aurait le droit de faire imprimer autant de brochures afin de demander pourquoi tant de comédiens sont décorés. C'est qu'il le sont tous, ou, du moins, qu'ils le seront demain."

"Cette année, plus encore que les précédentes, il nous faudra casser à toute vapeur. Il y a tant de choses en l'air que le style véritable de tout "Courrier de Paris" devrait être, à présent, le style télégraphique. On y viendra. Déjà, les pièces de théâtre sont jugées, critiquées, condamnées dès le lendemain. Finie à deux heures du matin, la comédie nouvelle est étreinte dans le journal à deux heures de l'après-midi... Et que devient la critique, dans cette littérature expresse? Avant dix ans, elle n'existera plus."

Avant dix ans... Il y a quarante-sept ans de cela et elle existe encore comme M. Claretie s'en aperçoit quelquefois avec contrariété.

A l'occasion du séjour de Guillaume II en Belgique, le "Petit Bien" de Bruxelles raconte des anecdotes sur l'anguste voyageur. En voici quelques-unes:

Guillaume II est buveur médiocre, mais excellent mangeur; les impératrices peuvent le réclamer, mais non pas les végétariens, car il a l'habitude de dire: "J'attribue la grandeur de l'Allemagne au bœuf, à la bière et à Bismarck".

Il n'est pas gros joueur; on ne fait aucune folie au palais impérial; mais il aime les cartes. Il joue vite et bien, avec décision, dans un absolu silence. La partie achevée, il donne ou demande des explications. Il ne tient pas à gagner, mais il lui est agréable que son adversaire perde. Il se sert de cartes spécialement faites pour lui, dont les figures, dessinées dans le style gothique si cher aux Allemands, représentent Lohegrin, Gothe, Luther, Marguerite, Bismarck et autres personnages extrêmement variés. Sous les traits de la dame de carreau, on reconnaît l'impératrice Augusta-Victoria, Guillaume Ier dans le rôle de cœur et Guillaume II dans le rôle de trèfle. Au dos des cartes se déploient l'aigle de Prusse, l'aigle à deux têtes d'Autriche et la croix d'argent de Savoie, en l'honneur de la Triple Alliance.

L'empereur a pour barbier un praticien habile, mais toujours en retard. Afin de le corriger, il lui avait offert, avec quelque ironie, un superbe chronomètre en or. Le barbier n'en fut pas plus exact.

"Avez-vous toujours ma montre? fait par lui demander le souverain impatient.

— Sans doute, Majesté.

— Eh! bien, puisque elle ne vaut rien, acceptez donc celle-ci."

Et, reprenant un barbier le chronomètre d'or, il lui donna un oignon de nickel qui valait cinq marks.

Guillaume II est affligé d'un tic; il se tire l'oreille gauche dès qu'il a une contrariété. Un jour, étant en visite chez le duc d'York, il regarda une dépêche sans doute peu agréable, car il fit aussitôt le geste accoutumé. "Oncle, dit le fils du duc d'York, pourquoi te tires-tu l'oreille? Parce que je suis ennuyé, mon enfant. — Et alors, oncle, que fais-

tu quand tu es très ennuyé? — Mon chéri, je tire l'oreille d'un autre."

La mort tragique du malheureux aviateur Blanchard ramène l'attention sur son célèbre homonyme, l'aéronaute Blanchard qui fut, vers 1780, l'un des précurseurs de l'aviation.

Blanchard avait construit une sorte de navire volant muni d'un gouvernail et de six ailes ayant dix pieds d'envergure sur dix de large. Il ne réussit, lorsqu'il tenta une ascension publique, qu'à s'élever à sept mètres au dessus de terre. A cette époque, Montgolfier inventa le ballon aérostatique, auquel Blanchard essaya sans résultat d'attacher des ailes.

Il n'en fit pas moins un grand nombre d'ascensions en aérostat.

En 1785, il traversa la Manche, de Douvres à Calais, dans son aérostat, en compagnie du docteur Jeffries. Les plaisantins de l'époque le surnommèrent "Don Quichotte de la Manche", mais le roi Louis XVI le récompensa libéralement.

Frappé d'apoplexie dans une ascension qu'il fit près de La Haye, en 1808, Blanchard se trouva hors d'état d'entretenir le feu de son fourneau, et fut précipité à une hauteur de plus de vingt mètres. Il survécut encore plusieurs mois à cet accident terrible.

Moriss crayonne la grève à faire et qui ne se fera pas. Un bourgeois flagelle sur ses jambes devant un apâché qui le regarde féroce tout en fumant sa cigarette. Un temps.

— Comment! dit le bourgeois d'une voix timide, vous ne m'assassinerez pas!

— Peux pas! Sais en grève, grommelle l'apâché.

Peary et le pôle Nord.

Après les luttes héroïques soutenues dans les journaux de l'univers entier pour ou contre Peary et Cook, il est encore intéressant de noter l'opinion d'un savant considérable, le professeur André Galle, directeur de l'Observatoire de Potsdam et l'un des astronomes les plus réputés de l'Allemagne. M. Galle vient de publier une étude qui est une dure critique des observations que Peary prétend avoir faites au cours de son expédition et il met sérieusement en doute la vraisemblance de ses récits. Il affirme qu'il était impossible d'arriver à un résultat positif avec les méthodes suivies par le voyageur américain pour reconnaître les lieux. Peary a certainement pris pour le pôle un point quelconque des régions polaires et le fait de l'avoir marqué d'une pyramide de glace ne serait qu'une invention, car cette pyramide édiflée sur des glaces mobiles, se serait déplacée avec elles. Le professeur développe ensuite une minute explication technique des méthodes qu'on pourrait employer pour déterminer l'emplacement du pôle; il prouve que Peary n'en a suivi aucune et que, par conséquent, ses assertions manquent tout à fait de valeur scientifique. Il conclut en disant qu'après cette démonstration, basée sur des arguments qu'il croit irréfutables, la Société géographique de Washington a le devoir de publier en détail les raisons sur lesquelles elle s'est fondée pour émettre un jugement favorable à Peary. Cet important travail de l'astronome allemand est appelé à renouveler tous les controverses, au moment où l'Américain Bradley se donne tant de mal pour essayer de réhabiliter

Cook. A vrai dire, les démonstrations scientifiques du professeur Galle n'appartiennent à celui-ci aucun secours direct; mais elles semblent établir que les récits de son rival ne sont guère plus croyables que les siens. A défaut d'un plaisir plus complet, Cook trouvera peut-être dans cette commune disgrâce une dé satisfaction.

Petite Histoire Vraie.

Il y a quelques temps, des voyageurs français, de passage dans un des ports de l'Asie Mineure, étaient allés rendre visite à un haut fonctionnaire de la ville, qui avait dans ses attributions la régie des tabacs.

Naturellement, celui-ci offrit des cigarettes à ses visiteurs, qui les trouvèrent excellentes et lui demandèrent où ils pourraient s'en procurer de pareilles.

— Je vais vous faire un aveu un peu humiliant pour moi, dit le fonctionnaire: les cigarettes que je vous ai offertes et qui vous paraissent si bonnes ont été faites avec du tabac de contrebande. Il est bien supérieur à celui de nos manufactures; moi-même, je ne m'en fume pas d'autre. Malheureusement, vous devez le comprendre, ma situation m'interdit de vous en procurer: toutefois, vous n'en serez pas privés pour cela. Adressez vous à votre guide; le gaillard saura sûrement vous conduire au bon endroit.

Les voyageurs, un peu étonnés de la confiance, n'eurent garde cependant de négliger un pareil avis; conduits par leur guide, ils firent une ample provision de cet excellent tabac de contrebande.

Au moment du départ, ils crurent devoir remercier l'obligeant fonctionnaire.

— C'est moi qui vous dois des remerciements, répondit celui-ci, car c'est vous qui m'avez rendu service. Depuis quelque temps déjà, je ne pouvais découvrir l'endroit où se faisait cette vente de contrebande: je vous ai fait suivre — veuillez m'excuser d'avoir pris cette liberté — et j'ai appris, grâce à vous, ce que je désirais savoir.

Ingrate patrie.

Un vieillard vient de s'éteindre à Neuchâtel (Suisse), dont le nom a mille fois plus de chances de survivre dans la mémoire de l'humanité moderne que celui des plus fameux capitaines.

Ce ne fut, à vrai dire, qu'un modeste inventeur; mais son invention avait réussi au delà de toute espérance, et il ne pouvait pas se plaindre d'être incompris de ses contemporains, comme tant de ses confrères moins favorisés de la fortune. Et ce n'est pas à lui que fut arrivée la mésaventure de ce pauvre Christophe Colomb qui, ayant découvert le Nouveau Monde, eut le chagrin, selon la légende, de voir apposer sur ce continent le prénom d'Amérique Vespucis. Non, le vieillard qui vient de s'éteindre à Neuchâtel savait mieux protéger sa marque de fabrique: il s'appela M. Perno; et, s'il alla au café, il se devait pas se fâcher lorsque certains consommateurs, au lieu de demander un "perno", réclamaient d'aventure une "verte".

Où, mais voilà! M. Perno allait-il au café?

J'ai de fortes raisons d'en douter. En effet, allant au café, M. Perno n'aurait pu démentir l'absence d'être un grand amateur d'absinthe. Or, M. Perno meurt en Suisse, où l'absinthe, comme chacun sait, est interdite

par les lois. Ainsi, — tandis que toutes les nations d'Europe et même certaines peuplades sauvages l'avaient accueilli comme un dieu et fêté comme un bienfaiteur, — M. Perno a préféré fuir ses jours dans le seul pays civilisé où sa gloire fut révoquée. C'est que la Suisse était sa patrie.

Qu'en devons nous conclure, sinon que l'amour du sol natal était bien fort au cœur de ce vieillard, — ou que M. Perno avait peut-être une certaine méfiance de l'absinthe?

Mouromtsef.

M. Mouromtsef, ancien président de la première Douma russe, dont on a annoncé la mort, était âgé de soixante ans. Il avait été professeur de droit romain à l'Université de Moscou, puis congrédié par mesure administrative en 1881. Il était fort avocat, avait dirigé le "Journal du Droit", supprimé en 1892, présidé la Société juridique de Moscou et s'était acquis par sa plume et sa parole une réputation étendue. Membre de l'Assemblée municipale de Moscou et du zemstvo de Moscou, il joua un rôle décisif dans le mouvement constitutionnel de 1904-1905.

Premier élu de Moscou à la Douma d'Empire, il devait y représenter le groupe des constitutionnels démocrates. Il fut élu président le 11 mai 1906, sous acclamations de l'Assemblée par 426 voix, c'est-à-dire la presque unanimité. Il marqua sa présidence par une grande autorité, une impartialité remarquable et le rôle fort utile d'intermédiaire entre le parti cadet et l'aristocratie, à laquelle des relations de famille l'attachaient.

Ayant protesté contre la dissolution de la Douma et signé le manifeste de Viborg, il fut condamné à deux mois de prison. L'ancien président de la Douma fut conduit triomphalement à la prison de Moscou par ses admirateurs. Lorsqu'il eut achevé sa peine, n'étant plus éligible à la nouvelle Douma, il reprit son métier d'avocat d'affaires, dans lequel il avait eu de retentissants succès.

Ayant abandonné complètement le vie politique, il se consacra exclusivement au barreau, et son expérience fut dans ces dernières années fréquemment mise à contribution par le conseil municipal de Moscou qui le faisait appeler en consultation lorsque la ville se trouvait dans quelques difficultés d'ordre juridique.

M. Mouromtsef était le cousin de M. Nekhoudof, conseiller de l'ambassade de Russie à Paris, tout dernièrement nommé ministre à Copenhague.

Tentative de meurtre.

Frank Hussey, âgé de 40 ans, demeurant rue Freret, 227, a failli tuer sa femme hier soir à six heures à la suite d'une scène de jalousie.

Après avoir accusé sa femme d'infidélité Hussey s'est armé d'un revolver et a tiré sur celle-ci, la blessant à la tête. Hussey a dit à la police que la querelle avait été le résultat d'une discussion au sujet de la politique.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 Un an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$7.00 Un an; \$3.50 6 mois; \$1.75 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$9.00 Un an; \$4.50 6 mois; \$2.25 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient leur mandat à nos marchands.

Les abonnés peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL, ou, si, par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

— DE — L'ABELLE DE LA N. O.

No 52 Commencé le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY DEUXIÈME PARTIE

Les trois phrases mystérieuses

LA MORT DE LILIENTHAL (Suite)

Malgré tous ses efforts, malgré les pièges d'autant plus faciles à lui tendre que M. de Saint-

Cast n'ignorait plus rien maintenant: Pervenche n'en voulait pas démentir et s'obstina dans le même étiement.

Dès lors, il n'y avait plus qu'un moyen de le faire sortir de ce milieu.

C'était que le grand-père lui-même, qui lui avait ordonné de se taire, lui ordonnât de parler.

M. de Saint-Cast mit le grand-père en présence du jeune payan.

— Lucas, je t'avais prié de garder le silence sur la mort de Lilienthal... et tu me l'as raconté... Je te délie de ta promesse... tu peux parler, dire au juge ce que tu sais sans rien omettre.

— Vous le commandez, monsieur Lucas? — Oui, Lucas, je te l'ordonne... sans réticence ni hésitation, raconte ce que tu sais... Le grand-père sort, afin de ne point paraître influencer Pervenche par sa présence, par un geste, par un regard... Ainsi le voulait le juge.

Et Pervenche, aussitôt, commença son récit.

Il se pouvait qu'être en tous points conformes à celui du grand-père, pour toute la partie de la scène qu'il avait surprise, depuis son apparition sur la route.

Il y ajouta un détail sur lequel il avait jusqu'à présent gardé le secret. Il raconta sa première rencontre avec l'officier, le jour où, dans

le bois des Moines, en compagnie de Lino, il avait sauvé Josette d'une première brutalité.

Et cette intervention expliquait le rancune de l'officier contre Pervenche... et ce qu'était passé quelques jours après, à Metz, entre eux deux... de même que ce qui s'était passé peu de temps après, lors de la réputation de l'empereur.

Ainsi, un à un, tous les voiles se déchiraient.

Le meurtre de Lilienthal n'était plus un mystère... L'homme, dans son remords de la terrible faute commise, n'avait pas voulu survivre à son déshonneur... le poids de ce souvenir eût été trop lourd...

Le mystère, cependant, demeurait entier pour le public... Les détails restèrent le secret de la justice, et ce furent comme des rames rares personnes autour desquelles ce drame venait de se dérouler.

Quelques jours plus tard, après une longue prévention, Pervenche était libre.

M. de Saint-Cast avait rendu, en sa faveur, une ordonnance de non-lieu.

On était alors vers la fin de mai.

Deux mois après, Josette mettait au monde un fils. C'était le 15 juillet, jour de la Saint-Henri.

EN FORTERESSE

Renard avait été condamné à quatre mois de forteresse. Les juges militaires avaient montré pour lui plus de sévérité que pour tout autre, car son affaire s'agissait de sa résistance aux autorités allemandes.

Une première fois, sous un costume d'officier prussien, il avait mis toute la police de la frontière à ses trousses.

Une seconde fois, en sautant du haut du mur, au cimetière, il avait à demi assommé un gendarme.

Il n'en fallait pas davantage pour faire tripler la peine.

Cet fait en prison que des lettres l'avaient vu de dénoûment de l'enquête, en ce qui concernait Pervenche, car ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il put connaître de quelle nature avait été l'intervention de grand-père.

Dans une de ces lettres, Pervenche lui faisait dire, par la plume de Josette:

"Puisque tu vois, soldat, que ce n'est pas moi, mais un autre, qui te rends, moi, un prisonnier, et que tu es libre, n'as-tu rien de mieux à me proposer que de te rendre à moi, moi, qui suis libre?"

Quand l'officier lui annonça la délivrance de Josette il versa

des larmes: — Pauvre Josette!

Pais il tomba dans une rêverie dans laquelle il prévoyait l'avenir.

Cet enfant, qui venait de naître, c'est lui, Renard, qui avait pris l'engagement d'en être le père... son seulement aux yeux de tous, publiquement, puisqu'il avait réclâmé cette paternité pour sauver Josette, mais le père légal.

Quelle âme, un jour, allait-il trouver devant lui?

Une âme allemande, contre laquelle se révolteraient tous les instincts de sa race?

Une âme française... qui finirait par conquérir Renard et Josette, par avoir raison de leurs répugnances, même de leur haine?

Douloureux problème, dont il éloigna la pensée, en se disant tout haut:

— Plus tard! Plus tard!... A chaque jour suffit sa souffrance!

Ce serait mal connaître Renard que de s'imaginer qu'il se laissait aller au découragement, depuis qu'il était sorti des verrous. Jamais, au contraire, son énergie n'avait été plus grande... En prison, chose étrange et paradoxale, il se considérait comme presque libre, en compagnie de l'esclavage qui l'attendait au régiment.

S'enfuir!... Regagner la France, avant d'être soldat.

Il avait été interné à la prison militaire de Metz... Ah! il y avait porté jour cette entrée! la lourde porte se refermant, et qui semblait quelque chose s'interposant entre lui et la lumière du jour!... Un gros surveillant, au ventre énorme, et qui, du reste, n'avait rien de menaçant sur son visage rubicond de buveur d'absinthe!... La traversée de la cour... La montée de l'escalier des bureaux... Un autre surveillant, puis l'administration... Les formalités de l'érou... Enfin, l'équipement... costume de prison... un bain... la tête et le visage rasés complètement... la prise de possession de sa cellule No 102, troisième étage, salle gauche O. H... Il était midi, l'heure des ratons... Des verrouilles se tiraient... des portes qui s'ouvraient... des casernes qui s'entrechoquaient.

"Votre cellule... allons, c'est là un morceau de pain, une soucoupe de gruaux d'orge, du fromage... c'est tout!... Deux heures de repos... Apparition d'un surveillant chef, qui prélevait Renard de toutes les punitions et châtiements corporels qu'il accumulait en cas de réponse insoumise, de refus de travail, de mutinerie, de tentative d'évasion. Pour un rien, trente coups de fouet, même cinquante... et des travaux supplémentaires. Visite d'un aumônier, brave homme paternel,

qui offrit des livres... Le soir, à sept heures, soupe au riz et morceau de pain... A huit heures, extinction des feux... Le lendemain, à cinq heures, le cloche sonnant le réveil... et tout de suite la promenade réglementaire en tenue, veston, béret, les prisonniers distants l'un de l'autre de six mètres, entre les jennines marquées de la chaîne, après quoi, rentrée en cellule... Il y avait pas, pour Renard, de travail en commun... l'administration prussienne isole les prisonniers, lorsque ce ne sont point des récidivistes, et le jeune homme se plaisait dans sa solitude... Il venait, en quelques semaines, de traverser tant d'événements dramatiques qu'il avait besoin d'y penser, de les relire dans ses réflexions... Puis certains voisins qui lui étaient parvenus dans des insupportables...

Et les jours ressemblaient aux jours... les cellules de rats, fait avec le gruaux d'orge, varié avec la purée de pois au lard... un litre de purée et deux cent cinquante grammes de pain de seigle; tout ce qui restait, tout ce qu'il y avait de trop pour certains prisonniers était distribué, en rabiot, aux autres... qui le réclamèrent... "Nicht! Klingen!... Sonnes ceux qui veulent du dessert!... Varié avec les haricots réécrites

L'excellent programme donné cette semaine à l'Orpheum exécuté par des artistes de talent ne pourra que maintenir la popularité de ce théâtre qui va augmentant d'année en année.

Un public nombreux se pressait à deux représentations d'hier et à vivement applaudi Mlle Lottie Williams, qui tient admirablement le premier rôle de "On Stony Ground".

Tentative de meurtre.

Frank Hussey, âgé de 40 ans, demeurant rue Freret, 227, a failli tuer sa femme hier soir à six heures à la suite d'une scène de jalousie.

Après avoir accusé sa femme d'infidélité Hussey s'est armé d'un revolver et a tiré sur celle-ci, la blessant à la tête. Hussey a dit à la police que la querelle avait été le résultat d'une discussion au sujet de la politique.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 Un an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$7.00 Un an; \$3.50 6 mois; \$1.75 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$9.00 Un an; \$4.50 6 mois; \$2.25 3 mois